

qui contient la fureur des vents du nord-ouest, dont cette longue ouverte de l'Adriatique verse des torrents sur la mer Ionienne.

Le soleil couchant éclairait encore la cime des dernières hauteurs, à l'est; mais l'ombre obscurcissait déjà la vaste rade.

Cette fois, l'équipage aurait pu croire que la *Karysta* allait relâcher à Navarin. En effet, elle donna franchement dans la passe de Mégalo-Thoura, au sud de cette étroite île de Sphactérie, qui se développe sur une longueur de quatre mille mètres environ. Là se dressaient déjà deux tombeaux, élevés à deux des plus nobles victimes de la guerre : celui du capitaine français Mallet, tué en 1825, et, au fond d'une grotte, celui du comte de Santa-Rosa, un Philhellène italien, ancien ministre du Piémont, mort la même année pour la même cause.

Lorsque la sacolève ne fut plus qu'à une dizaine d'encablières de la ville, elle mit en travers, son foc bordé au vent. Un fanal rouge monta, comme l'avait fait la flamme noire, à l'extrémité de sa grande antenne. Il ne fut pas non plus répondu à ce signal.

La *Karysta* n'avait rien à faire sur cette rade, où l'on pouvait compter alors un très grand nombre de vaisseaux turcs. Elle manœuvra donc de manière à venir ranger l'ilot blanchâtre de Kouloneski, situé à peu près au milieu. Puis, au commandement du maître d'équipage, les écoutes ayant été légèrement mollies, la barre fut mise à tribord,— ce qui permit de revenir vers la lisière de Sphactérie.

C'était sur cet îlot de Kouloneski que plusieurs centaines de Turcs, surpris par les Grecs, avaient été confinés au début de la guerre, en 1821, et c'est là qu'ils moururent de faim, bien qu'ils se fussent rendus sur la promesse qu'on les transporterait en pays ottoman.

Aussi, plus tard, en 1825, lorsque les troupes d'Ibrahim assiégèrent Sphactérie, que Maurocordato défendait en personne, huit cents Grecs y furent-ils massacrés par représailles.

La sacolève se dirigeait alors vers la passe de Sikia, ouverte sur deux cents mètres de large au nord de l'île, entre sa pointe septentrionale et le promontoire de Coryphasion. Il fallait bien connaître le chenal pour s'y aventurer, car il est presque impraticable aux navires, dont le tirant d'eau exige quelque profondeur. Mais Nicolas Starkos, comme l'eût fait le meilleur des pilotes de la rade, rangea hardiment les roches escarpées de la pointe de l'île et doubla le promontoire de Coryphasion. Puis, ayant aperçu en dehors plusieurs escadres au mouillage,— une trentaine de bâtiments français, anglais et russes,— il les évita prudemment, renonça pendant la nuit le long de la côte messénienne, se glissa entre la terre et l'île de Prodana, et, le matin venu, la sacolève, élevée par une fraîche brise du sud-est, suivit les sinuosités du littoral sur les paisibles eaux du golfe d'Arkadia.

Dès l'aube, Nicolas Starkos manœuvra de manière à passer aussi près que possible en vue de la ville, située sur une des

concavités de la côte qui s'arrondit en formant une large rade foraine.

Vers dix heures, le maître d'équipage vint à l'arrière de la sacolève, et se tint devant le capitaine dans l'attitude d'un homme qui attend des ordres.

Tout l'immense écheveau des montagnes de l'Arcadie se déroulait alors à l'est. Villages perdus à mi-colline dans les massifs d'oliviers, d'amandiers et de vignes, ruisseaux coulant vers le lit de quelque tributaire, entre les bouquets de myrtes et de lauriers-rose ; puis, accrochés à toutes les hauteurs, sur tous les revers, suivant toutes les orientations, des milliers de plants de ces fameuses vignes de Corinthe, qui ne laissaient pas un pouce de terre inoccupé ; plus bas, sur les premières rampes, les maisons rouges de la ville, étincelant comme de grands morceaux d'étamine sur le fond d'un rideau de cyprès : ainsi se présentait ce magnifique panorama de l'une des plus pittoresques côtes du Péloponnèse.

Mais, à s'approcher plus près d'Arkadia, cette antique Cyparissia, qui fut le principal port de la Messénie au temps d'Epaminondas, puis, l'un des fiefs du Français Ville-Hardouin, après les Croisades, quel désolant spectacle pour les yeux, que de douloureux regrets pour qui-conque aurait eu la religion des souvenirs !

Deux ans auparavant, Ibrahim avait détruit la ville, massacré enfants, femmes et vieillards ! En ruines, son vieux château, bâti sur l'emplacement de l'ancienne acropole ; en ruines, son église St-George, que de fanatiques musulmans avaient dévastée ; en ruines encore, ses maisons et ses édifices publics !

“On voit bien que nos amis les Égyptiens ont passé là ! murmura Nicolas Starkos, qui n'éprouva même pas un serrement de cœur devant cette scène de désolation.

— Et maintenant, les Turcs y sont les maîtres ! répondit le maître d'équipage.

— Oui... pour longtemps... et même, il faut l'espérer, pour toujours ! ajouta le capitaine.

— La *Karysta* accostera-t-elle, ou laissons-nous porter ?

Nicolas Starkos observa attentivement le port, dont il n'était plus éloigné que de quelques encablières. Puis, ses regards se dirigèrent vers la ville même, bâtie un mille en arrière, sur un contrefort du mont Pskhro. Il semblait hésiter sur ce qu'il conviendrait de faire en vue d'Arkadia : accoster le môle, ou reprendre le large.

Le maître d'équipage attendait toujours que le capitaine répondît à sa proposition.

“Envoyez le signal !” dit enfin Nicolas Starkos.

La flamme rouge à croissant d'argent monta au bout de l'antenne et se déroula dans l'air.

Quelques minutes après, une flamme pareille flottait à l'extrémité d'un mat élevé sur le moussoir du port.

“Accoste !” dit le capitaine.

La barre fut mise dessous, et la sacolève vint au plus près.



Xaris accompagnait Hadjine Elizundo.